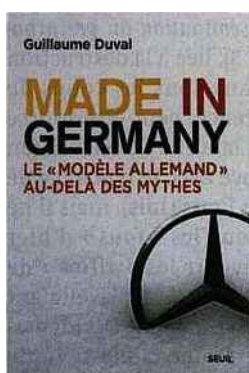


IDÉES / livres

Comment peut-on être allemand ?



Rédacteur en chef d'« Alternatives économiques », Guillaume Duval pulvérise les idées reçues sur la réussite d'un modèle très prôné, dont les failles sont pourtant peu enviables.

PAR BERTRAND ROTHÉ

Si vous avez des doutes sur les discours des éditocrates à propos de la réussite de nos voisins d'outre-Rhin, vous devez lire cet essai. Le rédacteur en chef du mensuel *Alternatives économiques* nous y raconte le « modèle allemand au-delà des mythes ».

Une vraie claque pour Dominique Seux, le chroniqueur matinal de France Inter : oui, il y a une alternative au marché, et d'ailleurs la réussite industrielle allemande en est la preuve. Son succès est dû à de « fortes traditions de coopération entre entreprises au sein des branches professionnelles... alors que ce qui plombe l'industrie française aujourd'hui », c'est « un libéralisme trop poussé ». Il fallait oser l'écrire. C'est fait. L'Allemagne a aussi la chance d'être « aujourd'hui parmi tous les pays capitalistes celui où l'on considère le moins

les actionnaires comme les seuls propriétaires légitimes de l'entreprise ». Deuxième mandale.

Même choc pour le patron de l'Express, Christophe Barbier, surpris par « la sensibilité face à la contrainte des ouvriers » à propos de Florange. Pour l'auteur de *Made in Germany*, la force de l'industrie allemande tient moins au « savoir-faire de ses ingénieurs qu'à la fierté des ouvriers et au respect que la société marque à leur égard ».

Il y a aussi des revers à ce modèle. La réussite industrielle tient aux « services bon marché produits par des femmes mal payées ». Car les Allemandes sont en effet bien moins rémunérées que nos salariées et dans des proportions très importantes. Il n'y a pas de salaire minimum chez nos voisins, les employées des entreprises de services peuvent être payées 7 € l'heure, voire moins. Seule contrepartie, le prix des logements est moins élevé qu'en France.

L'économiste passe aussi un chapitre à détricoter le discours sur Gerhard Schröder, ancien chancelier et nouveau héros du Medef. Dans « Anatomie d'une mystification », il explique ainsi que « l'effet principal de sa politique a été le développement de la pauvreté et des inégalités en Allemagne, ainsi qu'une hausse sensible de l'endettement public ». La première des lois Hartz a permis de « favoriser le recours à l'intérim, jusque-là très peu développé en Allemagne, ou encore de libéraliser davantage les petits boulots rapportant moins de 400 € par mois ». La quatrième loi Hartz a « ramené l'indemnisation du chômage de trente-deux à douze mois » et elle « impose également d'accepter n'importe quel type de poste même sans rapport avec [l']ancienne qualification ou [la] rémunération passée ».

Les conséquences macroéconomiques de ces lois furent évidemment désastreuses pour l'Allemagne : « Entre 1998 et 2005, le PIB par tête ne s'est accru que de 7,6 %, contre 11 % en moyenne pour la zone euro et 10,6 % en France. » En sept ans seulement, le social-démocrate Schröder a donc réussi « l'exploit de faire de l'Allemagne, qui était nettement moins inégalitaire que la France au moment où le démocrate-chrétien Helmut Kohl l'avait laissée, un pays nettement plus inégalitaire encore. Chapeau, l'artiste ! » Voilà quelques-unes des informations effarantes que l'on peut glaner dans ce livre très bien documenté, écrit par un amoureux de l'Allemagne. ■

Made in Germany, le modèle allemand au-delà des mythes, de Guillaume Duval, Seuil 240 p., 17 €. ■